

En cette après-midi de la fin avril, l'avenue Montaigne est bercée comme à son habitude par le flot routinier des voitures. Rien, pas même le pas pressé de quelque serial shoppeuse quit- tant le Triangle d'Or à la hâte, ne laisse présager qu'un drame vient de se jouer dans les sous-sols de l'une de ses plus célèbres adresses. Au 15 de l'avenue, Sesto vient d'assassiner sauvagement Tolomeo, le meurtrier de son père. Sa vengeance enfin assouvie explose dans un aria triomphateur (« *La giustizia* ») dont les aigus souverains vous transpercent le cœur, comme son glaive celui de Ptolémée. Sous son costume de Sextus, le contre-ténor Franco Fagioli jubile. À la baguette, son homologue Philippe Jaroussky, lui, transpire... « Avec Franco, il y a toujours quelque chose qui se fait sur le moment, explique-t-il une demi-heure plus tard, dans l'ascenseur qui mène au couloir des loges. Entre hier et aujourd'hui, il a complètement changé ses récitatifs. C'est électrisant, et, en même temps, vous n'avez pas intérêt à vous endormir sur la chaise. Mais vous avez entendu ses contre-ré ? Parfois, je me demande s'il ne pense pas tout bas en me regardant : "J'y arrive et pas toi !" »

Cette confidence, lâchée dans un éclat de rire, en dit long sur la complicité qui unit le nouveau chef aux chanteurs de cette production de *Giulio Cesare in Egitto*, de Haendel. « L'opéra de toutes les premières », comme Jaroussky l'a renommé, en réalisant le nombre de prises de rôle que comptait le spectacle. Première Cléopâtre pour Sabine Devieille. Premier Jules César pour Gaëlle Arquez. Premier Sextus pour Franco Fagioli. Première collaboration Jaroussky-Devieille... Et, surtout, premier opéra en fosse, en tant que chef, pour Philippe Jaroussky.

Il le sait : « Il y a beaucoup d'attentes sur cette production. Aussi parce que ça fait longtemps qu'il n'y a pas eu un nouveau *Giulio Cesare* à Paris. J'ai conscience que ça peut être un tournant pour moi, dans un sens comme dans un autre, sourit-il avec cette modestie qui le caractérise si bien depuis ses débuts comme chanteur, il y a vingt-cinq ans. C'est un titre que j'affectionne pour avoir participé à trois productions différentes, et chanté Sesto à de nombreuses reprises, même si j'ai fait mes adieux à ce rôle qui pour moi garde un côté adolescent. C'est une salle où j'ai presque fait mes débuts et tant chanté en vingt ans. Avec mon propre orchestre. Et un metteur en scène que j'ai pratiqué à Salzbourg comme chanteur, déjà chez Haendel, dans *Alcina*. Sur le papier, toutes les conditions semblent réunies pour que je ne me plante pas. »

Une équipe complice

Après une hésitation, on ose la question interdite, à quinze jours d'une première. « Si j'angoisse ? répond-il avec une simplicité touchante. Je mentrais en disant que je n'ai pas eu peur quand Michel Franck (le directeur du Théâtre des Champs-Élysées, NDLR) m'a proposé ce *Giulio Cesare*. C'est une partition dont les gens connaissent 80 % des airs. Comme si je faisais mes débuts de chef avec Don Giovanni », admet-il en rangeant son conducteur de plusieurs centaines de pages dans une sacoche aussi fatiguée que lui en fin de répétition. Partition qu'il ressort quelques secondes plus tard pour nous montrer les innombrables passages annotés, raturés, collés les uns par-dessus les autres... « Dans un opéra baroque, à l'inverse des autres opéras, il y a beaucoup de changements : des coupes dans les récitatifs, des da capo qu'on raccourcit, des modifications de tonalités pour éviter que les coupes se remarquent... C'est une pression supplémentaire, car, en cas d'imprévu, de remplacement de dernière minute, il faudra faire intégrer tout ça aux nouveaux venus en un temps record. »

En cette veille de générale piano, pas question de jouer les Cassandre ni de se laisser gagner par le stress. « Je suis à ce moment clé où j'essaie de relativiser tout ce qui m'arrive, confesse-t-il en s'enfonçant dans un sofa, comme pour entamer sa propre psychanalyse. Aujourd'hui, j'ai fait deux ou trois fautes de tempi. Mais je sais qu'à ce stade des répétitions ça arrive. J'essaie de garder une certaine distance, car, si on se met trop de pression, on la répercute sur les chanteurs. Or, s'il y a quelque chose que je veux, en tant que chef, c'est servir les chanteurs. Leur permettre de s'exprimer au mieux. Les aider, sans les infantiliser. Si je prends les cas des récits, on a parfois des chefs qui ne dirigent pas du tout, ou au contraire qui battent la mesure. Je veux trouver un juste milieu, une forme d'équilibre parfait entre la vocali-

PHILIPPE JAROUSSKY

VENI, VIDI, VICI



AMANDINE LAURIOL VIA LE TCE

AVEC « GIULIO CESARE », DE HAENDEL, LE CONTRE-TÉNOR VEDETTE S'APPRÊTE À DIRIGER SON PREMIER OPÉRA AU THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, À PARIS. RENCONTRE AVEC UN AUDACIEUX.

té de chacun et un "pulse" intérieur commun. »

Ce soft power semble trouver chez les chanteurs un certain écho. Du moins à en juger par l'ambiance particulièrement détendue qui régnait ce jour-là dans le studio de répétition. Où, pendant que Fagioli commettait son forfait arachnéen, le confident de Cléopâtre Paul-Antoine Bénos-Djian, alias Nireno, esquissait une danse hip-hop derrière un paravent... À l'abri du regard scrutateur du metteur en scène Damiano Michieletto. « C'est une équipe complice et qui se retrouve bien dans la mise en scène de Damiano, assez métaphysique tout en ayant une réelle attention aux durées. C'est un spectacle que nous avons construit ensemble, lui et moi, renchérit-il en s'animant. Je ne suis pas de ces puristes qui refusent qu'on touche une ligne de musique pour la mise en scène. Ici, on n'a pas hésité à couper et transposer quelques passages. Mais on n'a pas travesti le livret. Tout est dit. Et on a gardé les da capo avec cette forme A-B-A qui, à mon sens, est cruciale dans *Giulio Cesare*. »

Si ces arias da capo sont la signature de l'opéra seria haendélien, ils en constituent aussi la principale difficulté. Les faire vivre sur la durée sans lasser ni donner signe de fatigue est une gageure pour tous : les chanteurs, qui doivent les porter. Le metteur en scène, qui doit les faire vivre. Et, bien sûr, le chef, qui doit en garder l'énergie d'un bout à l'autre. Philippe Jaroussky ne le sait que trop bien. « Il n'y a rien de pire qu'un spectacle qui perd en tension. Or maintenir l'énergie sur toute la durée du spectacle est très difficile. Si tu ne te donnes pas à 200 % comme chef, tu ne peux l'exiger des chanteurs ! »

Lui-même n'a pas hésité à se remettre profondément en question pour entamer cette seconde mue, censée le porter

à la direction d'orchestre. « Je ne chante quasiment plus depuis un an et demi », reconnaît-il. Avant de préciser qu'il n'en a pas pour autant fini avec sa carrière de contre-ténor. « Je vais sûrement faire mes adieux au rôle de Ruggiero dans *Alcina*. Je n'ai plus 30 ans. La voix évolue. Les envies aussi : je vais faire la Saint-Mathieu en 2024, répertoire auquel j'ai très peu touché jusqu'à présent. Mais cela fait du bien de goûter à une autre forme de pression. De fatigue aussi. Je ne me moquerai plus du mal de dos des chefs : je n'ai jamais eu aussi mal aux lombaires qu'après avoir dirigé *Il primo omicidio* en concert, à Salzbourg, il y a un an ! », promet-il dans un nouvel éclat de rire.

Nouveau départ

Pour affûter sa gestique et affiner sa capacité à « sculpter les phrases musicales », il n'a pas hésité à solliciter les conseils de plusieurs chefs, dont Nathalie Stutzmann ou Mathieu Herzog. Ce qui ne l'empêche pas d'appréhender cette première expérience en fosse comme un saut dans l'inconnu. « Ce qui me fait le plus peur, c'est la distance avec les chanteurs. » D'autant que l'effectif instrumental pour *Giulio Cesare* est conséquent : une trentaine de musiciens, le plus gros effectif pour l'ensemble Artaserse à ce jour. « La distance et le temps : j'ai peur de manquer de temps de répétitions. Je me suis d'ailleurs rajouté une journée de répétitions avec l'orchestre, histoire d'être plus serein. » Avec un rêve : que cet « opéra de toutes les premières » soit surtout celui d'un nouveau départ, pour le « jeune chef » qui envisage d'aller jusqu'à Mozart. D'ici là, son aventure de direction se poursuivra l'an prochain avec une rareté : *L'Orfeo* d'Antonio Sartorio, qu'il ressuscitera dans le cadre de sa résidence à l'Opéra de Montpellier, avec Benjamin Lazar à la mise en scène. ■

Philippe Jaroussky : « *Giulio Cesare* in Egitto, c'est une partition dont les gens connaissent 80 % des airs. Comme si je faisais mes débuts de chef avec Don Giovanni. »

UN VIVIER ACADÉMIQUE

En invitant le jeune contre-ténor Paul-Antoine Bénos-Djian à rejoindre la production de ce *Giulio Cesare*, au côté du baryton Adrien Fournaiso dans les rôles respectifs de Nireno et de Curio, Philippe Jaroussky tend la main à deux jeunes talents sortis de l'Académie qu'il a fondée il y a cinq ans, à La Seine musicale. Le premier est issu de la promotion Vivaldi (2018) le second de la promotion Rameau (2019). Mais tous deux font aujourd'hui partie, au même titre que la soprano Cyrielle Ndjiki Nya ou des violonistes Manon Galy et Élise Bertrand, de ces anciens élèves dont la réussite illustre le pari réussi de cette académie hors norme qui accueille aussi bien des jeunes talents en professionnalisation que des apprentis âgés de 7 à 12 ans n'ayant jamais touché un instrument. « 70 à 75 % de ces jeunes apprentis continuent la musique », se réjouit Philippe Jaroussky, évoquant l'ouverture prochaine d'une nouvelle école à Pantin et le recrutement récent de trois nouveaux professeurs : le violoniste Nemanja Radulovic, la violoncelliste Anne Gastine et le pianiste Cédric Tiberghien.

Je veux trouver un juste milieu, une forme d'équilibre parfait entre la vocalité de chacun et un "pulse" intérieur commun.

PHILIPPE JAROUSSKY

PRATIQUE

Giulio Cesare in Egitto, direction Philippe Jaroussky, mise en scène Damiano Michieletto

• Du 11 au 22 mai au Théâtre des Champs-Élysées à Paris (8^e)

• Du 5 au 11 juin à l'Opéra de Montpellier (34)